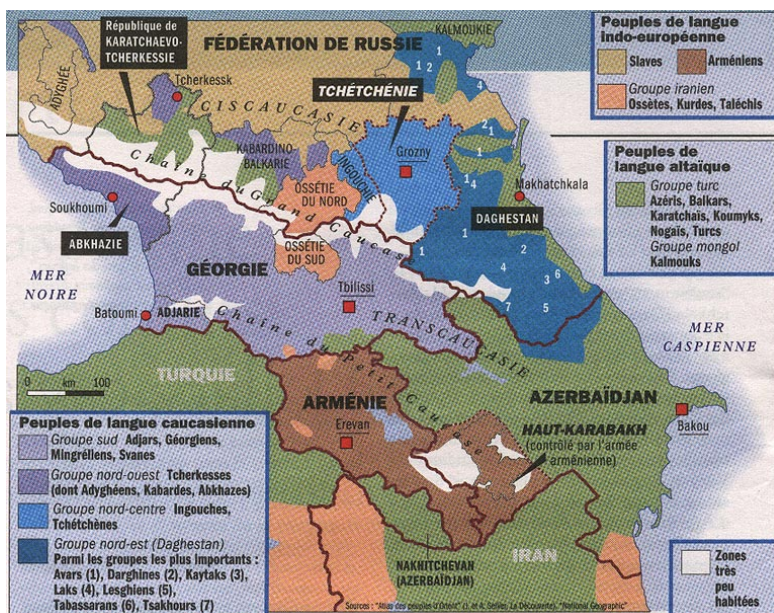
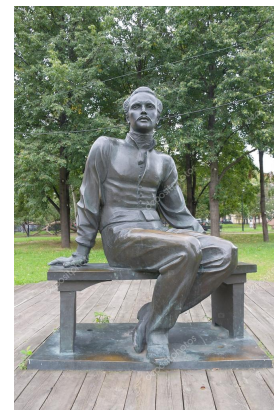


# LERMONTOV

## Le poète du Caucase

C'est un Russe, un jeune fou, il s'appelle Lermontov. Il devint l'idole de l'époque à la mort de Pouchkine, en composant un poème dans lequel il lui rendait hommage. L'Empereur Nicolas 1er ordonne alors de le transférer au front en service actif contre les Tchétchènes. Jusqu'à sa mort, il ne pourra supporter que son nom soit prononcé devant lui.

On est en 1837, Lermontov n'a plus que quatre ans à vivre. C'est une tête brûlée inconséquente, mais l'envoyer dans le Caucase revenait à le condamner à mort.



Tous les yeux étaient alors braqués vers « l'Asie russe ». Vers 1830 déjà, on y envoyait beaucoup de jeunes officiers qui devaient y faire oublier leur conduite trop insolente. De nombreux décabristes furent ainsi exilés sur les fronts, par ordre du tsar. Le rituel était alors immuable, le temps passait et rapprochait les ennemis, au-delà des combats. L'officier devenait, selon Lermontov, un véritable Caucasiens, enviant le culte que les montagnards vouaient à cette liberté inaccessible et éternelle, que nulle ambition ne pouvait détruire, « la liberté de la montagne ».

Il est certain que l'assimilation des montagnes caucasiennes eut un effet prodigieux sur l'imaginaire de toute une nouvelle génération d'écrivains et de poètes et le romantisme de Lermontov ne fait qu'exprimer la révolte et l'amertume de toute cette génération, confrontée au gaspillage de la guerre et à l'inaction, face à la beauté sauvage des pics du Caucase et aux clans de montagnards farouches qui l'habitent. La politique de répression d'alors était totale, feu et famine, les moyens importaient peu, les ordres étaient d'étouffer la



population. Tout devait se terminer dans le sang ou la vendetta, rien de bien nouveau au-delà du Terek, cette rivière qui trace une frontière avec le territoire ennemi. La mort fait voler en éclats les convenances, les rivalités s'exacerbent, les passions déchirent les êtres. On y égorge, on s'y bat au corps à corps, on y mutile. Les soldats qui construisaient la ligne fortifiée dite de la « mer Noire » mouraient comme des mouches, victimes de la malaria et des embuscades.

Dans une lettre écrite avant d'y partir pour son premier exil, il l'appelle « le pays des merveilles : l'Orient », et rappelle le mot de Napoléon selon lequel les grands noms se font là, en Orient. Sans doute, cet enfant gâté se donne-t-il du courage, sans doute y a-t-il quelque forfanterie dans toute cela, et aussi un peu de ce sang russe, impulsif et passionné, mais ce jeune blanc-bec insolent et mal élevé aima réellement le Caucase. Il en fit le fabuleux et fastueux décor de sa jeune poésie exaltée mais d'une prose que les Russes assurent incomparable. De santé fragile, on l'y envoya se soigner tout jeune. Mais cela n'explique rien. Rebelle, insolent, il a tout lu et n'a pas d'amis lorsqu'il entre à l'Université, dont il est renvoyé après une franche dispute ouverte avec l'un de ses professeurs. Il se rend à Saint-Petersbourg, y intègre l'école des Cadets et il en sort deux ans plus tard avec le grade de sous-lieutenant porte étendard. Officier de hussards à Tsarkoé Sélo, dans la banlieue de Saint-Petersbourg, il partagera la vie mondaine et tumultueuse de ses camarades, tout en se sentant très isolé. Dès le début de sa carrière poétique, Lermontov définit la poésie comme une

quête de l'«infinie liberté de l'âme divine». Le Caucase est sans doute la terre qui est entrée en correspondance secrète avec cette aspiration souveraine : une terre hautaine, dure, impénétrable. Il l'aurole de légendes, presque plus belles que les anciennes. Les historiens insistent sur les circonstances politiques dans lesquelles fut écrit « Un héros de notre temps ». Intimement convaincu de périr jeune, il avait décrit sa mort en détails, dans l'un de ses poèmes qui pourrait s'appeler les Blasphèmes :

*Eh bien, soit, je te rends grâce pour toute chose,  
O Dieu! qu'en mon erreur je tremble d'accuser  
Pour l'impur limaçon qui rampe sur la rosée,  
Pour le poison amer qui coule du baiser;  
Je te rends grâce aussi pour la trempe de l'arme  
Dont l'assassin dans l'ombre atteint son ennemi;  
Je te rends grâce encor pour la sanglante larme,  
Que tire de nos yeux l'abandon d'un ami;  
Grâce, enfin, pour la vie, énigmatique aurore  
Que le monde maudit de Werther à Didon;  
Mais lâche que ma voix n'ait pas longtemps encore  
A te remercier de ce terrible don.*

Le vœu du blasphémateur fut exaucé : huit jours après il était tué, et l'on retrouva cette pièce parmi d'autres papiers sur sa table, après sa mort. Il alla au devant de son destin dans le

duel qui l'opposa à Nikolai Martynov et lui coûta la vie, en juillet 1841, à Pyatigorsk. Etrange destinée!... Pendant des années, le silence entoura la mort du poète, ainsi aurolé du prestige d'héritier de Pouchkine et de résistant politique. Lui qui avait tant irrité le Tsar de son vivant, fut ignoré longtemps après sa mort, comme s'il était interdit d'écrire sur le destin de ce poète mal aimé.

### Le démon

Lermontov a écouté avec passion les légendes géorgiennes : histoires d'avalanches, de guet-apens, de rencontres avec des bêtes féroces, récits fantastiques sur le Génie Gouda, amoureux d'une bergère et meurtrier de son rival, sur Aram, Aminani, le Prométhée local, enfermé dans une grotte et dont les gémissements s'entendent au loin les soirs de tempête. Si l'épopée est encore possible en Russie, c'est en Géorgie qu'il faut l'écrire. Aux yeux, non du politique mais de l'humaniste, l'anachronisme des Caucasiens, avec toutes les valeurs qu'il recelait vivantes qui ne se trouvent ailleurs que fossilisées dans les livres est prodigieusement attachant. Plus que de la majesté des lieux, la fascination que le Caucase a exercée sur les plus sensibles et les plus illustres des Russes vient de là. Après Pouchkine, Lermontov en a subi la fascination. Il fera du Caucase géorgien la terre d'élection d'un esprit du mal sorti tout droit de son imagination fertile.

*« Un triste démon, un Esprit banni  
Volait sur la terre pécheresse ».*

Ce sombre esprit ne rêve que de revoir les jours d'allégresse où il était encore un Chérubin resplendissant : « les temps où, premier né du Créateur, pour l'amour il venait de naître ». Le diable triomphe il est vrai à cette romantique époque, traînant après lui tous ses avatars : moines vicieux, vils suborneurs, stratèges de la corruption sociale, illuminés divers. On avait un Belzébuth italien, un Lucifer anglais, un Méphistophélès allemand, un diable boiteux espagnol, un Elloa français, un Melmoth errant, voilà un Démon russe. Il est moins connu. C'est un démon tout singulier, d'une autre race que celui de ses frères de d'Occident, un démon secondaire d'abord, vague subordonné dans une hiérarchie à peine entrevue. Le mal n'est pas sa raison d'être comme pour Lucifer, mais son métier ou sa distraction. Sa « prescription », dirait-on en Russe. Une sorte de médication pour lutter contre sa maladie chronique ; l'inertie morale : il sème le mal sans plaisir et il s'y ennuie. Il regrette même le temps d'avant :





« Où la foi remplissait son cœur,  
 Ignorant du mal et du doute;  
 Où son œil ne pouvait encore,  
 Mesurer la funèbre route  
 Qu'un passé monotone et mort  
 Maintenant devant lui déroule.  
 Toujours, menaçant sa raison,  
 Des souvenirs s'accroît la foule:  
 Comme un nageur avec la houle,  
 Il lutte avec ses visions.  
 Errant sans but et sans asile  
 Dans le Désert de l'infini  
 Voilà longtemps que le Banni  
 Voit s'enfuir les siècles stériles  
 Emportés d'un essor fatal.  
 Sur notre monde de souffrance,  
 Sur la Terre, il répand le mal  
 Sans effort et Sans jouissance.  
 Mais la servile Obéissance  
 Des humains enfin laisse en lui  
 L'ennui du mal, le pire Ennui ».



Si encore les humains résistaient un peu. Mais non. C'est un démon caucasien, métissé d'asiatique, qui a le souvenir de la pureté d'avant la chute, ce qui est fort. Il est sans doute la projection dans l'éternité du tourment du poète : exilé de l'absolu et grand désespéré devant l'Éternel ou contre Lui. C'est un de ces anges indécis qui dans le conflit entre Dieu et Satan ne se sont rangés ni d'un côté ni de l'autre. Un « Esprit d'inquiétude et de crime », esprit d'orgueil à qui Dieu refusa l'oubli. « Et lui-même d'ailleurs n'eût pas voulu l'oubli ». Poème de la mort et de la séduction, poème sur la mort et la séduction Le démon magnifie la volonté de dire non. Il attend du Hasard, ce dieu secret des grands nombres, qu'il le jette d'un côté ou de l'autre de la bataille, le dispensant ainsi de cette chose terrible : choisir. Officiellement mobilisé dans les cohortes maudites, il est prêt à les trahir si les circonstances l'exigent. « Ses actes, dira le philosophe Soloviev, à les juger sans parti pris conviennent davantage à un jeune cornette de hussards qu'à un personnage si considérable et d'un âge si avancé. Malgré la magnificence des vers et l'importance du dessein, je ne puis parler avec sérieux du sujet du Démon, pas plus que je ne pourrais retourner dans la cinquième ou sixième classe au gymnase ». Oui, peut-être... Lermontov, c'est un peu Vigny.

L'histoire commence dans un début du monde où les crêtes du Caucase se dessinent :

« Le monde était sombre et sans voix .  
 Seule brillait, dans le lointain,  
 La dentelure des sommets  
 Glacés de neige éternelle ».

Elle se passe en Géorgie et elle est d'une simplicité consternante ou charmante, tout dépend de l'humeur et du point de vue : un jeune démon voit danser une fiancée géorgienne. Il la voit, s'enflamme, et même comprend de nouveau la sainteté de l'amour. Il s'enfuit, revient, rencontre l'ange gardien de celle-ci. Il séduit sa victime qui vient de perdre son fiancé tué d'une « balle ossète », et qui s'est fait religieuse, et il la tue en l'embrassant et se moque de l'ange qui pleure sur sa tombe fleurie. Touchant légèrement les lèvres de Tamara, elle en meurt, consumée intérieurement. C'est que sans doute, elle est mortelle la langue que parle le démon.



I. Vakourov, Lermontov, Panneau, 1944

Le chant pour Lermontov est souvenir du ciel, il lui substitue la danse, infiniment plus charnelle, et plus ambiguë. La danse d'une vierge coûta la tête à Jean-Baptiste. Quelle est la faute impardonnable du démon ? C'est l'orgueil. Il n'a que mépris ou haine pour ce qu'il voit à ses pieds, pour « l'œuvre de création de son Dieu ». Car c'est au-dessus du Caucase que vole cet esprit du mal, vers la Géorgie. Il y découvre un paysage de sommets et de torrents, le Kasbek, coiffé de neiges scintillantes, les riches vallées de la Géorgie que Pasternak aimera avec passion. On suit son itinéraire avec précision : il vient du Nord, de Patigordk, survole la route militaire qui va vers Tiflis, à sa droite le Kasbek, sous lui des vallées étroites et le défilé du Darial. Il atteint le col de la croix, aperçoit l'Aragvi, La vallée s'élargit et sur un éperon rocheux se dresse le rocher de Tamara. Il la voit, s'en éprend, et on devine la suite. Les voix secrètes du Caucase se font entendre qui s'adressent à voix basse à Tamara. Elle est jeune, on le suppose, elle est belle cela va de soi, et

*« le malheur farouche a fondu sur le palais bruyant;*

*Thamar se jette sur sa couche,*

*éclate en sanglots déchirants,*

*Et son sein oppressé halète ».*

C'est par le discours que Don Juan séduit les sottes, et même la vertueuse Elvire. C'est par la vertu de la parole, paroles enchanteresses, qui sèchent nos critiques comme elles sèchent ses larmes, que le démon procède.

Sa voix est celle d'un « enchanteur et d'un poète » et elle jaillit de la nuit muette. Que dit-elle ? Qu'il est inutile de pleurer, que non seulement les pleurs ne ramèneront pas l'être chéri mais qu'ils « brûleront la fleur de ses joues et la clarté de ses yeux ». Tes pleurs ne le ramèneront pas, murmure en substance la voix ensorceleuse.

Habile *carpe diem*, d'un raffinement tout oriental, que lui suggère ce démon amoureux : faire comme les nuages qui cheminent sans laisser de trace. Rien ne les touche :

*Ils n'espèrent pas l'avenir*

*Ils ne pleurent pas le passé.*

*Aux jours de peine sois comme eux,*

*Insouciant et sans égard*

*A tout ce qui vit sur la terre.*

*Dès que la nuit assombrira*

*Les plus hauts sommets du Caucase,*

*Dès qu'une parole magique*

*réduira le monde au silence (...)*

*Je volerai vers ta demeure.*

Du Caucase à la chambre d'une belle orientale au nom de reine géorgienne. Décidément, les démons du Caucase manquent cruellement d'imagination. En veine de sincérité, il ne lui cache rien de sa condition de démon. Alors renonce, dit la belle, renonce au mal. « Je jure », dit le démon. Et il jure par tout ce qui lui passe par la tête de démon,

*«Par le premier jour du monde,*

*Par l'effroi de son dernier jour,*

*Par la honte du crime immonde,*

*Par le victorieux retour De la Justice et de l'Amour ;*

*Par l'épouvante de la chute,*

*Par l'immense orgueil de la lutte,*

*Et par ma brève ambition*

*Et mes espoirs d'une minute;*

*Par l'immortelle vision*

*Que j'eus au temps de l'innocence,*

*Et qu'évoque en moi ta présence ;*

*Par la redoutable imminence*

*De notre séparation ;*

*Par le sort de mes anciens frères,*

*Par tous les Esprits conjurés ;  
 Par mes vigilants adversaires,  
 Les archanges, par leurs bannières,  
 Et par leurs glaives acérés ;  
 Par le ciel, par l'enfer, je jure,  
 Et par ce que vous adorez,  
 Vous, les tremblantes créatures ;  
 O Tamar, je jure par toi,  
 Par ta sainteté, par ta foi,  
 L'haleine de ta bouche pure,  
 Les vagues de ta chevelure,  
 Tes premières larmes, et par  
 L'éclair de ton dernier regard ;  
 Par mon bonheur, par ta souffrance,  
 Je jure enfin par mon amour  
 Que j'ai renoncé pour toujours  
 À mon orgueil, à ma vengeance.  
 Je ne sèmerai plus jamais  
 Le venin de la flatterie.  
 J'apprendrai comme on aime et prie ;  
 Avec le Ciel je veux la paix !  
 Je veux croire au bien ; vois, j'efface  
 D'une larme de repentir  
 Sur mon front foudroyé, la trace  
 Du feu céleste. Mais aime-moi ».  
 « Je te donnerai tout,  
 tout ce qui est sur terre, aime-moi ».*



Baguier 1972

On comprend mal ce Don Juan céleste qui se donne tant de peine pour séduire une femme qui lui est acquise. On s'étonne et on s'indigne un peu aussi d'un ange gardien qui s'efface dès que le suborneur infernal lui intime l'ordre de se retirer. Depuis quand l'esprit du mal commande-t-il aux séraphins ? Par quelle mystérieuse loi d'une encombrante nécessité la Marguerite caucasienne doit-elle succomber à la tentation pour accéder aux délices de la vie éternelle ? Délices auxquels elle parvient dans les bras de son ange gardien, redevenu étonnamment énergique pour la circonstance.  
 Ah, l'Orient!

## BIBLIOGRAPHIE

François Cornillot, « Lermontov ou la soif éternelle », Cahiers du monde russe et soviétique, Année 76, volume 17, numéro 1, pp. 81-111. (sur le site Persée)